

LES ÉTRENNES DES ORPHELINS

I

La chambre est pleine d'ombre; on entend vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement.
Leur front se penche, encor, alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève...
— Au-dehors les oiseaux se rapprochent frileux;
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieus;
Et la nouvelle Année, à la suite brumeuse,
Laisant traîner les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs, et chante en grelottant.....

II

Or les petits enfants, sous le rideau flottant,
Parlent bas comme on fait dans une nuit obscure.
Ils écoutent, pensifs, comme un lointain murmure...
Ils tressaillent souvent à la claire voix d'or
Du timbre matinal, qui frappe et frappe encor
Son refrain métallique en son globe de verre....
— Puis, la chambre est glacée... on voit traîner à terre,
Épars autour des lits, des vêtements de deuil:
L'âpre bise d'hiver qui se lamente au seuil
Souffle dans le logis son haleine morose!
On sent, dans tout cela, qu'il manque quelque chose...
— Il n'est donc point de mère à ces petits enfants,
De mère au frais sourire, aux regards triomphants?
Elle a donc oublié, le soir, seule et penchée,
D'exciter une flamme à la cendre arrachée,
D'amonceler sur eux la laine et l'édredon
Avant de les quitter en leur criant: pardon.
Elle n'a point prévu la froideur matinale,
Ni bien fermé le seuil à la bise hivernale?...
— Le rêve maternel, c'est le tiède tapis,
C'est le nid cotonneux où les enfants tapis,

A CONSOADA DOS ÓRFÃOS

I

O quarto está na penumbra; de duas crianças
O triste e doce sussurro repercute vagamente.
As suas fronte reclinam-se, ainda pesadas de sono,
Sob o branco dossel que estremece e esvoaça...
— Lá fora, os pássaros aninham-se com o frio;
As asas entorpecidas sob o tom plúmbeo do céu;
E o Ano Novo, com o seu séquito brumoso,
Arrastando as pregas do seu hábito nevoso,
Por entre as lágrimas sorri, e a tiritar canta.

II

Ora, como é costume fazer-se em noites escuras,
Sob o dossel ondulante, falam baixo as crianças.
Escutam, absortas, como que um murmúrio distante...
Amiúde se sobressaltam à clara voz de ouro
Da campainha matinal, que repetidamente percute
Seu estribilho metálico no seu globo de vidro...
— O quarto está gelado... vêem-se caídas pelo chão,
Espalhadas à volta das camas, as vestes do luto:
O rude vento de Inverno que se lamenta no umbral
Insufla no aposento o seu hálito soturno!
Aqui se pressente uma ausência premente...
— Pois não têm mãe, estes pequenos, com o seu
Sorriso fresco e os seus olhares triunfantes?
Ao cair da noite, só e curvada, ter-se-á esquecido
De uma chama avivar nas brasas esmorecidas,
De sobre eles aconchegar a manta e o edredão,
Antes de sair, despedindo-se com um — perdão?
Não terá ela adivinhado o frio matinal,
Nem vedado a portada ao vento invernal?
— A esperança materna é a morna alcatifa,
O ninho lanoso onde os filhos abrigados,

Comme de beaux oiseaux que balancent les branches,
Dorment leur doux sommeil plein de visions blanches!..
— Et là, — c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur,
Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur;
Un nid que doit avoir glacé la bise amère....

III

Votre cœur l'a compris: — ces enfants sont sans mère.
Plus de mère au logis! — et le père est bien loin!..
— Une vieille servante, alors, en a pris soin:
Les petits sont tout seuls en la maison glacée;
Orphelins de quatre ans, voilà qu'en leur pensée
S'éveille, par degrés, un souvenir riant...
C'est comme un chapelet qu'on égrène en priant:
— Ah! quel beau matin, que ce matin des étrennes!
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes
Dans quelque songe étrange où l'on voyait joujoux,
Bonbons habillés d'or, étincelants bijoux,
Tourbillonner, danser une danse sonore,
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaître encore!
On s'éveillait matin, on se levait joyeux,
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...
On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,
Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours de fête,
Et les petits pieds nus effleurant le plancher,
Aux portes des parents tout doucement toucher...
On entrait!... Puis alors les souhaits,... en chemise,
Les baisers répétés, et la gaîté permise!

IV

Ah! c'était si charmant, ces mots dits tant de fois!
— Mais comme il est changé, le logis d'autrefois:
Un grand feu pétillait, clair, dans la cheminée,
Toute la vieille chambre était illuminée;
Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer,

Como belos pássaros pelos ramos embalados,
Dormem o seu doce sono cheio de brancas visões!...
— Mas este — é como um ninho sem penas, sem calor,
Onde os pequenos enregelam, insones, e têm medo;
Um ninho que o acerbo vento de Inverno congelou...

III

Já perceberam: estas crianças não têm mãe.
É uma casa sem mãe! — e o pai está tão longe!...
— A seu cargo os tomou uma velha criada:
Estão sozinhos os pequenos na casa gelada;
Órfãos de quatro anos, eis que nas suas cabeças
Aos poucos desperta uma agradável recordação...
Qual rosário que se desfia durante a oração:
— Ah! como foi bela aquela manhã de consoada!
De noite sonharam com o que iam receber
Num sonho singular de brinquedos povoado,
De bombons sob a prata e de jóias cintilantes,
Que rodopiavam e dançavam uma dança sonora,
E que iam e vinham por trás do dossel!
De manhã acordavam, levantavam-se contentes,
E com água na boca, esfregavam os olhos...
Depois, o cabelo emaranhado na testa,
Os olhos brilhantes, como nos dias de festa,
Mal aflorando o chão com os pés descalços,
À porta dos pais a medo iam bater...
Entravam!... Em pijama... e havia beijos
E boas-festas, e alegria consentida!

IV

Frases mil vezes repetidas, que maravilha!
Ah, como está mudado d'outrora o lar:
O lume crepitava, intenso, na chaminé,
E o velho quarto, todo ele se iluminava;
Reflexos vermelhos lançados pelas chamas,

Sur les meubles vernis aimaient à tourner...
— L'armoire était sans clefs!... sans clefs, la grande armoire!
On regardait souvent sa porte brune et noire...
Sans clefs!... c'était étrange!... on rêvait bien des fois
Aux mystères dormant entre ses flancs de bois,
Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure
Béante, un bruit lointain, vague et joyeux murmure...
— La chambre des parents est bien vide, aujourd'hui:
Aucun reflet vermeil sous la porte n'a lui;
Il n'est point de parents, de foyer, de clefs prises:
Partant, point de baisers, point de douces surprises!
Oh! que le jour de l'an sera triste pour eux!
— Et, tout pensifs, tandis que de leurs grands yeux bleus
Silencieusement tombe une larme amère,
Ils murmurent: «Quand donc reviendra notre mère?»
.....

V

Maintenant, les petits sommeillent tristement:
Vous diriez, à les voir, qu'ils pleurent en dormant,
Tant leurs yeux sont gonflés et leur souffle pénible!
Les tout petits enfants ont le cœur si sensible!
— Mais l'ange des berceaux vient essayer leurs yeux,
Et dans ce lourd sommeil met un rêve joyeux,
Un rêve si joyeux, que leur lèvre mi-close,
Souriante, semblait murmurer quelque chose...
— Ils rêvent que, penchés sur leur petit bras rond,
Doux geste du réveil, ils avancent le front,
Et leur vague regard tout autour d'eux se pose...
Ils se croient endormis dans un paradis rose...
Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu...
Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu;
La nature s'éveille et de rayons s'enivre...
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,
A des frissons de joie aux baisers du soleil...
Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil:
Les sombres vêtements ne jonchent plus la terre,